

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Une mystérieuse affaire de styles

Diane-Monique Daviau, *La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu*, Québec, L'instant même, 1993, 180 p.

Jean Pierre Girard, *Léchées, timbrées*, Québec, L'instant même, 1993, 120 p.

Pierre Salducci, *Souvenirs inventés*, Montréal, VLB, 1993, 160 p.

François Belleau

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belleau, F. (1993). Review of [Une mystérieuse affaire de styles / Diane-Monique Daviau, *La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu*, Québec, L'instant même, 1993, 180 p. / Jean Pierre Girard, *Léchées, timbrées*, Québec, L'instant même, 1993, 120 p. / Pierre Salducci, *Souvenirs inventés*, Montréal, VLB, 1993, 160 p.] *Lettres québécoises*, (72), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Diane-Monique Daviau, *La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu*, Québec, L'instant même, 1993, 180 p., 19,95 \$.

Jean Pierre Girard, *Léchées, timbrées*, Québec, L'instant même, 1993, 120 p., 14,95 \$.

Pierre Salducci, *Souvenirs inventés*, Montréal, VLB, 1993, 160 p., 16,95 \$.



Une mystérieuse affaire de styles

Beaucoup plus que pour les romanciers, semble-t-il, les différences entre les nouvelliers tiennent davantage au style qu'aux thèmes. Démonstration.

NOUVELLE
François Belleau

A CAUSE DE SES CARACTÉRISTIQUES, qui sont l'urgence et la brièveté, la nouvelle livre les tranches d'une vie qui toujours «passe comme une étoile filante», pour reprendre le titre du recueil de Diane-Monique Daviau, et s'apparente à la structure de la catastrophe. Moments extrêmes, instants suprêmes, crises, départs, ruptures, exils : la nouvelle, qui habite si bien les chambres d'hôtel, les gares, les avions, les villes anonymes, joue dans ces eaux-là.

Aussi la manière, l'écriture, la «voix intérieure» — en un mot le style — font-elles ici foi de tout. Daviau, Girard et Salducci en témoignent éloquemment.

Déplacements, dégagements, dérangements

La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu, de Diane-Monique Daviau, porte bien son titre. Tout, ici, nous renvoie en effet au mouvement, au déplacement. En même temps, l'éditeur fait bien de faire remarquer, en quatrième de couverture, «la musicalité que cette fois l'on ne manquera pas d'entendre», tant les très brefs textes de ce recueil — qui en compte plus de 50 — semblent portés par un rythme ma foi assez rapide, par la sonorité aussi : comme si l'auteure lisait ses phrases à haute voix — les textes de Daviau ont d'ailleurs souvent été lus à la radio — et n'écrivait que ce qui sonne bien, ou ce qui, du moins, peut produire un effet sonore certain.

Cela nous vaut un recueil agréable, qui se lit, mais composé de textes très inégaux. Dans cet ensemble qui fait état des différentes choses de la vie, on retiendra une nouvelle comme «Chiures de mouche», dans laquelle un fils en vient à se libérer de l'emprise de sa mère.

Et toutes ces chiures de mouche tout autour, ce sont mille et un babillages, ce sont mille et une incobérences, mille délires, mille retraits, mille refus, mille silences braqués et butés derrière

des mots qui ne veulent rien dire, et c'est une seule et unique menace, celle d'une bouche et d'une main inhumaines, arbitraires, qui sans cesse assaillent le destinataire avec du chaos et de la déraison.

C'est avec de telles phrases, d'un rythme fou, que les textes de Diane-Monique Daviau trouvent aussi leur densité.

Nous avons également droit, parfois, à une ironie amusante et amusée. Ainsi avec «Boumboumboum, je t'aime, je t'aime, moncœurfaïtboum», qui mérite d'être cité en entier :

Chanceuse, chanceuse d'avoir un trésor comme toi. Qui pense à moi. Même à Prague. Qui voit, de passage à Prague pour quelques heures seulement, un livre sur un écrivain que j'aime et pense à moi, revient sur ses pas, achète le livre, cherche un bureau de poste, fait la queue et m'expédie le livre par avion-recommandé-courrier-express. Qui fait tout ça. Pour moi. Moichanceusechanceuse. Heureuseheureuse. Chaque fois que je prends ce livre dans mes mains, mon cœur fait boum.

Ce joli texte, typique d'une des manières de l'auteure (qui, lorsqu'elle s'y met, manie l'humour avec délectation), provient paradoxalement de la partie la moins réussie du recueil. Intitulée «Ton petit dauphin» (alors que les deux autres parties, sans titre, sont simplement numérotées : I et III), cette section médiane conjugue l'état amoureux sur tous les tons, nous conviant ainsi à l'ironie de «Boumboumboum...», par exemple, et à un lyrisme moins convaincant. Inévitable extension du genre, sans doute : plusieurs de ces textes que nous appelons «nouvelles» par automatisme ou paresse sont plutôt, du reste, des poèmes en prose.

Certains textes, enfin, se répètent ou se prolongent les uns les



autres : sont-ce de simples variantes que l'auteure aurait voulu nous montrer quand même, ou — obéissant dès lors à une logique — ont-ils été volontairement conçus ainsi ? Cela contribue en tout cas au caractère disparate d'un recueil dans lequel on trouve de tout, y compris des textes assez superficiels qui n'ajoutent rien à l'ensemble. Aussi *La vie passe...* aurait-il gagné à être plus court.

Glissements progressifs du sens

Pauvre cher Jean Pierre Girard ! On la lui a tous servie, au printemps 1992 : «Et j'espère que vous occuperez dans la littérature l'espace qui, l'espace que...» Remarquez, c'était couru puisque après avoir reçu (en 1990) le prix Adrienne-Choquette pour *Silence*, un premier recueil passé inaperçu, Girard revenait avec *Espaces à occuper*, un fort bon livre. Si bon, en fait, que *Léchéés, timbrées* nous le fait un peu regretter.

C'est toujours la manière Girard, mais avec moins d'intériorité semble-t-il. Le jeune nouvellier (il est né en 1961) donne ici l'impression de se reposer après le test stressant du deuxième livre.

Le titre, déjà, donne le ton, annonce l'intention. Aucune raison particulière ne commande ce *Léchéés, timbrées* invitant et ludique. «Ludique» : voilà bien l'épithète qui est le mot d'ordre de bon nombre de textes. Ainsi de «L'ordre des choses», «Le bûcher», «Le gant» (qui n'est pas sans rappeler l'ouverture-prétexte de *Blue Velvet*, un film de David Lynch), «Réaction enchaînée» : ces nouvelles déstabilisent à souhait, montrent certes l'évidente habileté de Girard, sa capacité de créer des effets et sa maîtrise de l'écriture, mais restent essentiellement des exercices formels. Au retournement final on admire, se disant qu'il nous a bien eus. Nous y reprendra-t-il au quatrième recueil ?

Léchéés, timbrées est divisé en deux parties : «Quelques dièses de métal dans les flancs de l'amour» et «*Objects in mirror are closer than they appear*». Le titre anglais, peu justifié, énerve d'autant qu'il est aujourd'hui, depuis le *Being at Home with Claude* de René-Daniel Dubois, l'un des clichés de la modernité. On s'interroge du reste sur la nécessité de cette division en deux parties, puisque les textes pourraient être placés à peu près n'importe où sans qu'en soit modifié le sens du recueil.

Recueil qui, au demeurant, passe bien la rampe malgré des textes inégaux, parfois d'une futilité déconcertante, parfois carrément languets (comme «Lestés dans le fjord», une nouvelle sauvée *in extremis* par sa fin) : Jean Pierre Girard a incontestablement du talent et de l'intelligence à revendre, et il lui faudrait faire beaucoup d'efforts pour que son lecteur ne s'en rende pas compte. Seulement, on se souvient de textes comme «La maîtresse de mon père», qui clôt *Espaces à occuper*, et on eût aimé en retrouver d'aussi forts et troublants dans *Léchéés, timbrées*. Détail intéressant toutefois : Girard met en scène une majorité de personnages féminins, et le fait avec bonheur.

Les affres de l'exil

À la fois défaut et qualité des recueils de Daviau et de Girard, le style semble avoir pris congé de *Souvenirs inventés*, le premier recueil de Pierre Salducci.

Les 20 nouvelles de ce recueil sont regroupées en 4 parties : «Souvenirs inventés du Québec», «Souvenirs inventés de Paris», «Souvenirs inventés du bassin méditerranéen», «Souvenirs inventés des instants cruels».

C'est de loin dans cette dernière partie que le nouvellier trouve enfin son souffle. Les «instants cruels», ce sont les «comptes qu'on doit rendre», les «face à face qu'on ne désire pas», les «méchants cadeaux qu'on s'échange», les «promesses qu'on ne tient pas»... Ces situations révélatrices de l'humaine mesquinerie quotidienne et ordinaire font l'objet de textes brefs et cinglants, et l'écriture de Salducci, enfin incisive, aigüe, précise et ramassée, rend bien la cruauté annoncée.

Auparavant, on aura lu un recueil en dents de scie. À côté de textes forts — pour le bénéfice de l'auteur, qu'il sache que je tiens l'étonnant «Un seau et quelques pas», «Sur mon désir tourné» et «Tous les possibles» pour les nouvelles les plus intéressantes du livre —, de textes qui ont un vrai sujet — et compte tenu de son écriture hyper-réaliste, sans effets, Salducci n'a pas le choix : il lui faut se «racheter» par les sujets —, on trouve des textes qui oscillent entre une ambiguïté telle que certains en deviennent incompréhensibles et un manque flagrant de signifiante. Il y a ici trop de personnages mal cernés, campés sans conviction dirait-on, et renvoyés à des situations dont on saisit mal la nécessité (ce que la nouvelle, on en conviendra, ne pardonne pas).

Ces personnages en exil, égarés — car tel est le propos fondamental du recueil —, exigeaient une écriture forte, une écriture de l'urgence, sans temps mort; or, on se retrouve avec une prose plutôt plate qui semble partir dans toutes les directions et n'arriver à destination que par hasard. Comme si les suites de mots et de phrases tombaient, en vertu d'on ne sait quelle fatalité, à côté ou à vide. Et l'on en vient à se demander comment Pierre Salducci, ancien critique du *Devoir* qui de surcroît passait pour impitoyable, a pu livrer un premier recueil aussi inégal, entaché par ces lacunes qu'il ne pardonnait guère à l'époque où il jouait les œuvres des autres.

Amazone

Michel Régnier

Deux fleuves. Deux hommes. Quatre femmes. Une passion qui dévore, qui gomme le monde autour d'elle. Et qui détruit. Des femmes et des hommes emportés par un destin qui les attire et les repousse et, au-delà des fleuves, le Nord et le Sud se rencontrent et se confrontent.



Collection
L'Arbre
270 pages
24,95 \$



En vente chez votre libraire

Jean Pierre Girard
LÉCHÉÉS, TIMBRÉES
L'instants cruels

Pierre Salducci
Souvenirs inventés

